

Trousse Chemise

J'aurais pu finir hissée à la plus haute vergue d'un navire de l'amirauté britannique. Nouée autour du torse de quelque pirate des Caraïbes. Je n'ai pas eu cette chance. Pendue haut et court, je le suis aujourd'hui, mais à une simple cimaise.

Mon existence a commencé au fond d'une parcelle. Dans un champ du Léon. Du côté de Kerhoant. Semis lancés par un paysan, je me suis laissée croître jusqu'à devenir fleurs de lin. Avant que des manants ne m'arrachent à cette terre arable. Ces paysans mal dégrossis m'ont abandonnée en bottes, pour que rouissage ait lieu. Leurs femmes ont extrait mes fibres de l'écorce et du bois. Moi, noble lin fait pour être tissé.

Pas de métier, hélas ! Le rustre qui m'avait récolté, eut l'outrecuidance de me prélever frauduleusement sur la récolte due à son seigneur. Je finis sur simple rouet. Les mains habiles de la fille de la maison surent faire de moi pièce d'étoffe rare : chemise de maître. Digne d'être portée par la lignée des Kerhoant. Pas par un simple paysan.

Le vilain eût ce qu'il méritait quand jour de foire arriva. Son orgueil le fit me vêtir pour aller négocier quelques bêtes au bourg voisin. Sur le chemin, au détour d'un bosquet, une bande de brigands le détroussa. Il finit nu dans la lande bretonne. Moi, endossée par un vil bandit de grand chemin, promis aux

galères si jamais les soldats du roi lui mettaient la main dessus, je partais en aventure.

Les voleurs, le soir même, célébrèrent leurs rapines au fond d'une taverne portuaire. Firent grand bruit, vantards tonitruants, ils ne virent pas l'aubergiste sournois dépêcher son garçon d'écurie à l'octroi. Prévenir quelques gens d'armes. La beuverie tourna vite au pugilat entre détrousseurs avinés. En bataille rangée, quand le maréchal des logis pénétra avec la troupe dans l'auberge faisandée.

En surnombre, la soldatesque royale prit le dessus. Le gaillard, que je revêtais, hérita d'une belle bosse mais parvint, dans l'échauffourée à m'éviter le moindre accroc. Je finis la nuit dans une geôle d'un confort très relatif. Mon voleur, extirpé de derrière ses barreaux, fut planté devant un homme de grande taille, fort en gueule, jugeant autrui d'un regard. Il lui manquait un œil, dissimulé par un bandeau, cachant vaguement une cicatrice qui zébrait sa trogne goguenarde.

– Alors mon gaillard, mal en point, maugréa-t-il dans sa barbe rousse en s'adressant à mon compagnon d'infortune.

Fers aux pieds, ce dernier n'en menait pas large.

– Voilà le marché, dit-il en clignant du seul œil que dame nature lui avait laissé valide.

– Tu signes avec moi ton embarquement à bord de mon navire corsaire ou tu finis sur les bancs d'une galère royale.

La main de mon maître apposa une croix sur un rôle d'équipage. On lui ôta ses fers. Il esquissa un mouvement. Deux grandes pognes s'abattirent sur mes plis de lin.

- Ne va pas croire que tu t'en tires à bon compte. Ce qui t'attend sur *l'Embuscade* n'a rien de paradisiaque. Mieux vaut le purgatoire que l'enfer, dit « n'a-qu'un-œil ».
- Ne t'avise pas de me fausser compagnie. Corsaire je suis. La course ne m'effraie point. Après l'Anglais comme après un déserteur. Tu as signé contrat avec le diable. Tente de fuir : je te retrouverai au bout des océans. Aussi vrai que je fonds sur un brick de sa gracieuse majesté qui croit m'avoir échappé au milieu des récifs de Chausey.

Mon propriétaire saisit l'allusion.

- S'attarder dans une gargote, au cul de belles garces, t'a perdu. Et le soin que tu portes à ta personne, comme cette chemise en témoigne, t'a fait remarquer. Autant que la balafre qui fend mon doux visage ! Un manant avec si bel apparat sur le poitrail et filles peu farouches sur les cuisses, cela attise la curiosité. Comment t'appelles-tu, forban ? interrogea le géant roux.

Mon voleur ne proféra aucun son. Une claque magistrale entre les omoplates vint sceller le pacte entre les deux hommes.

– Tu ne veux rien dire ? Libre à toi. Pour moi et mon équipage de coupe-jarret, tu seras *Trousse Chemise*.

Ravi de sa trouvaille, le colosse éclata d'un rire énorme. Un frisson parcouru l'échine du baptisé : mes fibres de lin tressaillirent. Dans la brume matinale, pauvre morceau de tissu, je pressentais un avenir moins radieux. Je crus pourtant ne jamais voir le pont de ce fameux navire corsaire. Au moment de franchir la passerelle de *l'Embuscade* mon maître tenta d'échapper à la vigilance de son capitaine. Le sabre qui lui chatouilla le nombril, au risque d'abîmer mon remarquable travail de tissage à la main, ne lui laissa aucun doute quant à la marche à suivre. *Trousse Chemise* sauta sur le pont de *l'Embuscade*. Son sort et le mien étaient scellés.

Une fois le pied marin acquis, *Trousse Chemise* comprit aussi très vite le profit qu'il pouvait tirer de ma qualité. J'étais son pavillon, sa marque de fabrique. Sur le pont, dans la cambuse, comme partout à bord de *l'Embuscade*, il prêtait une attention particulière à ce que je sois à la hauteur de ses ambitions. Il faut dire que chemise de lin de ma qualité, peu pouvait se vanter d'en arborer.

Du côté maniement des armes ou du grappin, *Trousse Chemise* n'avait rien à apprendre de ses compagnons corsaires. Mais il ignorait tout de la navigation, de l'abordage, des faits d'armes en haute mer. Le capitaine y mit bon ordre. On lui apprit à monter dans la voilure, à se déplacer tel un singe sur les vergues, à briquer le pont, à carguer les voiles, à faire corps avec l'élément liquide.

Vint le temps de la course. *Trousse Chemise* fit des merveilles. Au fil des années, ses abordages devinrent légendaires. Manieur de sabre jamais égalé, si ce n'est par le colossal capitaine au bandeau, il finit par devenir son bras droit. Déjoua toutes les stratégies, élaborées par l'Anglais, pour tenter de venir à bout de *l'Embuscade*.

J'étais devenu son talisman. Parmi ses autres chemises, il avait une affection singulière pour moi. Celles de soie ou à jabot, acquises de haute lutte sous les bouches à canon de l'ennemi, n'avaient pas ma prestance flibustière, ma résistance racaille. S'il me préservait, remisee dans une cursive quand il œuvrait aux tâches subalternes, jamais il ne manquait de me vêtir à l'approche d'un abordage.

Que ce soit celui d'un brick anglais en mer ou celui d'une belle garce dans une de ces escales coupe-gorge. Jamais un accroc, jamais une goutte de vin maculant son habit. D'estafilades, *Trousse Chemise*, pourtant, en faisait collection : sur les avant-bras, le visage ou les cuisses, fruits de passes d'armes vengeresses, de coups tordus distribués lors de corps à corps cruels ou au cours d'empoignades sauvages avec des putains difficiles à mater. Quand j'étais sur son dos, il se sentait invulnérable. Jusqu'au jour...

Ce 8 mai de l'An de grâce 1692, *l'Embuscade* s'était abritée au nord-ouest de Cherbourg. Dans une crique de l'anse Saint-Martin. Les dernières courses du navire corsaire de *Trousse Chemise* avaient peu rapporté. La prochaine prise devait permettre de se refaire. Mais le gibier se faisait attendre.

Trousse Chemise et les hommes du borgne à barbe rousse guettaient leur proie. Le soleil rougeoyant déclinait, l'ombre avançait sur la côte dentelée. Avant que la nuit ne tombe, *Trousse Chemise* décida de monter à la vigie. Sur la dernière vergue, le pied glissa. Il n'y avait pourtant pas de houle. L'ancien bandit de grand chemin perdit l'équilibre. Tenta de s'accrocher. Peine perdue, la chute semblait irrémédiable. Soudain, un cri déchirant. Une voile ? Non, une pauvre chemise qui venait de sauver la vie de son maître. Suspendu à une des vergues par un pan de l'étoffe de lin, *Trousse Chemise* n'en menait pas large. Le borgne ordonna :

– Sacrebleu ! Allez le chercher, décrochez-le-moi de là !

Trois hommes se précipitèrent dans la voilure et sortirent *Trousse Chemise* de ce mauvais pas. Revenu sur le pont, l'homme était livide. Il m'ôta, me posa sur le bastingage et mesura l'étendue des dégâts. Personne ne pipait mot. Il échangea un regard avec le capitaine au bandeau, tourna les talons et se dirigea vers sa cabine. Il en revint avec un sac plein, donna l'ordre de mettre chaloupe à la mer. Avança torse nu vers moi, me plia délicatement et m'enfourna dans sa pouque. Muet, il enjamba le bordé. Personne ne le retint. Sauta dans la chaloupe et gagna le rivage en tirant sur les avirons. Depuis la grève, il n'eût pas un regard pour *l'Embuscade* et son équipage. Il prit la direction d'Omonville-la-Rogue.

Le lendemain, il venait d'achever de me recoudre de ses propres mains, quand il entendit des coups de canons tonner au large. Il me déposa au fond d'un

coffre. Sortit de la demeure au toit de schiste et vit à l'horizon sombrer son navire. Pas de taille à se mesurer au vaisseau britannique, *l'Embuscade* avait été taillée en pièces. Des années plus tard, c'est au fond de cette malle marine qu'un peintre en quête de nouveaux matériaux me découvrit. Oubliée dans un grenier, en compagnie d'autres chemises de lin, d'autres copines corsaires. Le peinturlureur décela en nous une matière artistique de choix. Il fit main basse sur cette prise flibustière.

Douce ironie. Avec mes compagnes d'infortune, je suis à présent l'un des butins exposés par cet artiste, un rien forban sur les bords. Ecumeur de mers de couleurs. Dans son atelier, ce boucanier des terres montpinchannes, nous a insufflé une seconde vie. Il nous met en scène et fait prendre le large à tous ceux qui nous convoitent. Ce n'est ni Stevenson, ni Björn Larsson, dont les écrits ont été embarqués à notre bord, qui diront le contraire. Il est le capitaine Flint qui fait de vous des Long John Silver : avides de découvrir, parmi nos plis, d'autres îles au trésor.

Yann Halopeau